

Si on oriente la face argentée d'un CD devant la fenêtre de sorte que le ciel s'y reflète et qu'on fixe la surface lisse, j'ai récemment découvert qu'on voyait la mer par un jour ensoleillé. Comme le balcon de ma voisine du dessus est nettement en surplomb,

ANTON VALENS

Poisson

récit traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Annie Kroon

je suis obligé de me mettre à genoux pour obtenir ce résultat, mais je suis récompensé par le souvenir de mon court séjour à bord du DH731, un chalutier naviguant sous les ordres du capitaine Warmgeffer.

ACTES SUD

“LETTRES NÉERLANDAISES”
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En manque d'argent, un artiste peintre s'est vu proposer par un ami d'embarquer quelques jours sur le chalutier de son père. Le temps d'une campagne de pêche il s'agira de renforcer l'équipe, d'apprendre à se montrer efficace, de travailler sans relâche...

Bien loin de toute dérive existentielle, voici notre homme confronté à l'âpreté d'un milieu singulier, un monde où ses ravissements se heurtent aux impératifs de rendement.

Entre un capitaine bougon, un mécanicien taciturne et un matelot accro à l'étripage des poissons vivants, l'aventure promet des surprises. Bouc émissaire ou témoin silencieux d'un drame sous-jacent, c'est avec un stoïcisme mêlé d'humour et de distanciation que cet étranger en haute mer traverse le pire. Mais les ciels de traîne à ses yeux sont si beaux...

ANTON VALENS

Anton Valens a étudié la peinture dans les plus prestigieuses écoles des beaux-arts néerlandaises. Son premier roman, intitulé Homme de ménage (Actes Sud, 2010), a d'emblée obtenu plusieurs prix en Hollande et un très beau succès critique en France.

DU MÊME AUTEUR

HOMME DE MÉNAGE, Actes Sud, 2010.

Titre original :

Vis

Éditeur original :

Augustus, Amsterdam

© Anton Valens, 2009

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02926-5

ANTON VALENS

Poisson

récit traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Annie Kroon

ACTES SUD

SI ON ORIENTE la face argentée d'un CD devant la fenêtre de sorte que le ciel s'y reflète et qu'on fixe la surface lisse, j'ai récemment découvert qu'on voyait la mer par un jour ensoleillé. Comme le balcon de ma voisine du dessus est nettement en surplomb, je suis obligé de me mettre à genoux pour obtenir ce résultat, mais je suis récompensé par le souvenir de mon court séjour à bord du DH731, un chalutier naviguant sous les ordres du capitaine Warmgeffer.

Il y a sept ans de cela. Dix ans, douze ans. Il y a treize ans. Seize ans. À l'époque, j'étais quelqu'un de très différent de celui que je suis devenu. Je ne faisais pas grand-chose de ma vie. Je n'évoluais pas, je ne progressais pas. Jeune artiste peintre au chômage, je n'avais aucun succès, et je ne sais même plus ce que je peignais. Et côté cœur, le problème, ce n'était pas tant mon état de célibataire que le fait de me trouver entre deux femmes.

Dans cette période vague, j'avais fait la connaissance, par relations, d'un étudiant recalé à ses examens. Fred, un grand gaillard athlétique de vingt-deux ans environ, brun, aux yeux noirs. Il avait renoncé à suivre les cours et il travaillait durant la semaine sur le chalutier de son père. Le vendredi,

tard dans la soirée, il rentrait à Amsterdam avec un seau en plastique à couvercle contenant des poissons plats et le dimanche soir il repartait pour Den Helder.

Fred était très souple et d'ordinaire, il exécutait toutes sortes de jongleries avant de faire frire les poissons. Il posait des plies sur le dessus de son pied, souvent deux ou trois à la fois, et quand elles étaient bien en équilibre, il les lançait en l'air en les faisant sauter comme des crêpes puis il les recevait sur son épaule ou en tendant le bras. Il avait d'autres tours du même genre à son répertoire. Entre-temps il crachait dans l'huile pour voir si elle était déjà assez chaude, un petit truc que je me suis empressé de lui reprendre. Tout indiquait que le poisson n'avait plus de secrets pour lui.

Je ne pouvais en dire autant. Quand j'étais gosse, il m'était arrivé de manger une anguille que j'avais moi-même pêchée et tuée, et j'étais allé une fois en Angleterre par ferry-boat, mon expérience s'arrêtait là. Les histoires de Fred sur la vie à bord excitaient grandement ma curiosité et vu que je n'avais rien de mieux à faire, il me paraissait super de passer une semaine à bord du chalutier. Fred emmenait régulièrement des copains. Outre son père et lui, l'équipage se composait de deux autres types avec lesquels il n'avait quasiment pas de contacts. L'un n'ouvrait jamais la bouche, me dit-il, et avec l'autre, il était à couteaux tirés. C'est pourquoi il se sentait souvent seul en mer.

C'est ainsi que par un splendide matin de juin, aux premières heures, on put m'apercevoir avec un sac de marin sur la route de Lauwersoog¹. Le capitaine Warmgeffer avait choisi temporairement cet endroit comme base avancée parce qu'il se concentrait sur la

“baie Allemande²”, une zone où à cette saison, semblait-il, on pouvait réaliser de bonnes pêches.

Partout, dans les prairies nouvelles et les jeunes plantations forestières qui arrivaient à hauteur du genou, je voyais des alouettes, des barges, des vanneaux et autres oiseaux des champs. Des bécasses zigzaguaient dans le ciel bleu roi comme si elles ne savaient pas se servir de leurs ailes et qu’elles eussent été lancées à partir du sol à la manière des pigeons d’argile. Un clocher dans le lointain, quelques moutons, et le silence – dans la lumière du soleil qui montait dans le ciel, il y avait beaucoup à dire en faveur de la terre, mais j’avais jeté mon dévolu sur les vagues grises et les mouettes qui se trouvaient là-bas. J’arpentai la digue en chantant : “*Crevettes...! Petits bijoux des mers... Crevettes³...!*”

Dissimulé derrière la fabrique de pains de glace, un bâtiment blanc, le plus haut de Lauwersoog, et une rangée d’entrepôts, se trouvait le port. Malgré l’heure matinale il régnait une grande activité. Des hommes et des femmes, vêtus de blouses blanches maculées, nettoyaient le poisson dans des hangars en béton, des chariots élévateurs roulaient sur le quai, des gens réparaient des filets, un mécanicien bricolait un radar défectueux, deux types, l’un à bord d’un bateau, l’autre sur le quai, étaient en train de s’engueuler, il y en avait qui traînaient des tuyaux de carburant ou des bonbonnes de gaz, tandis que d’autres, assis sur un pont arrière, devant une tasse de café, regardaient le chaos des bateaux avec des yeux ensommeillés. Dans le bassin carré, je voyais se balancer des centaines de mâts, appartenant, les uns, à de minuscules et pittoresques chalutiers en bois munis de flotteurs roses, originaires du Danemark,

avec un seul homme à bord, les autres, à d'énormes usines en acier ayant Urk comme port d'attache, grises comme des navires de guerre.

La première chose qui m'ait frappé, c'était le négligé absolu dans la tenue des gens autour de moi. Ils se moquaient réellement de leur apparence. Mieux encore, on aurait dit qu'ils s'étaient ébroués plutôt deux fois qu'une pour avoir les cheveux en pétard, qu'ils ne s'étaient pas rasés délibérément depuis huit jours et qu'ils avaient fait exprès d'enfiler les pulls et les pantalons les plus informes et les plus délavés. Le samedi précédent, j'étais sorti dans ce qui passait alors pour l'un des établissements les plus branchés de la capitale. Je me souvenais combien j'avais détonné et avec quel dédain on m'avait toisé des pieds à la tête parce que mes vêtements ne sortaient pas de la dernière boutique à la mode. Sur le port de Lauwersoog c'était tout le contraire. Je peux difficilement prétendre être un dandy mais ce que je voyais autour de moi battait tous les records. Je réalisai avec effroi que je m'étais fait couper les cheveux six semaines plus tôt, et que j'avais des chaussures aux pieds. Mais mes craintes étaient vaines, un homme portant des bottes de caoutchouc et une combinaison souillée de sang, un couteau de boucher à la main, la tignasse hirsute et le regard vide et farouche, ne m'accorda aucune attention au moment où je passai prestement devant lui, en quête de l'embarcation DH731. Après avoir vu défiler les différentes combinaisons de lettres et de chiffres, je la trouvai – car les bateaux sont du sexe féminin – amarrée au quai d'en face.

Je reconnus à peine le Fred qui m'accueillit. Dans cet environnement il paraissait différent, plus

rugueux, plus dur, plus froid. Il s'était laissé pousser une barbe noire qui devait encore s'étoffer. Il portait un tee-shirt à l'effigie du groupe Police et des socques suédoises.

Un gros balourd en ciré de marin roulait une bonbonne de gaz vers la porte du local situé à l'arrière du bateau. Mais il lui fallait hisser la bouteille par-dessus le seuil qui formait un rebord d'une bonne dizaine de centimètres. Il s'y prenait comme un manche, en tenant la bouteille de telle sorte que celle-ci restait coincée dans l'étroite embrasure, du mauvais côté. La faire passer en premier à l'intérieur et entrer ensuite aurait été plus malin – même moi, je pouvais le voir.

“Hé, toi!” cria le gros d'une voix de fausset.

Fred se mit à bâiller.

“Viens m'aider!” Le gars n'avait pas l'air content du tout.

Fred eut un petit sourire supérieur et prit tout son temps. Il donna un coup de pied taquin dans les jambes du gros, comme pour signifier : dégage d'abord. Ce qui déplut à l'autre qui se rebiffa.

Juste à cet instant apparut le père de Fred. Warmgeffer. Un géant. Fred se figea, son sourire disparut. Warmgeffer n'eut pas à ouvrir la bouche. Un regard qui disait : pas de castagne, on donne simplement un coup de main pour rentrer cette bonbonne de gaz sous le fourneau, et que ça saute! – suffit pour rendre Fred plus coulant. Il se pencha et, en tirillant à droite et à gauche, il fit glisser la bonbonne le long de la jambe bloquée, en donnant au passage une bourrade à son propriétaire. “Laisse, je m'en occupe”, lança-t-il au garçon en ciré qui s'éloigna, furieux, vers l'avant du chalutier sans d'ailleurs s'être

présenté à moi. Je soupçonnai qu'il devait s'agir du collègue que Fred ne pouvait pas blairer.

Après avoir embarqué de la glace, des vivres (entre autres une quantité respectable de paupiettes de porc sous emballage) et du carburant, nous sommes sortis du port tandis que la corne de bord retentissait trois fois. L'eau gris-vert, trouble et sableuse, de la mer des Wadden clapotait contre les musoirs des jetées. Des algues vertes, brunes et jaunâtres ondulaient mollement sur les rochers visqueux. C'était la matinée idéale pour être un phoque sur un banc de sable. La mer était calme, paisible, chaque ride à la surface de l'eau semblait avoir été choisie et posée là avec délicatesse. Devant nous, à l'horizon, s'étiraient les silhouettes ocre et imprécises des îles. Au-dessus de la digue un groupe de bécasses battait des ailes et faisait des loopings en guise d'adieu. Dans les trépidations, la fumée et les puanteurs de gazole, au sein d'un nuage de vacarme, nous avons fait route vers les brisants, accompagnés du teuf-teuf du moteur, en créant des remous.

AYANT LAISSÉ DERRIÈRE NOUS les îles, nous avons mis le cap à droite, en direction de l'est. Dans un premier temps nous avons longé la côte : des bancs de sable embrumés entre le ciel et l'eau, Schiermonnikoog, Rottumeroog, Borkum. Plus tard, la terre disparut. Après avoir progressé laborieusement pendant huit heures à travers des eaux anonymes, nous avons atteint la baie Allemande, le terrain de chasse.

Tout montrait que le DH731 était un chasseur : les lignes argentées tendues qui fendaient les vagues, les filins comme des scies à ruban, le radar qui tournait rapidement, l'aluminium éblouissant de l'avant-pont, et le pavillon du chalutier, dressé entre les antennes sur le toit de la passerelle, tel un verveux flottant au vent. Le navire avait été mis à l'eau vingt-six ans auparavant sur un chantier naval anglais, mais il semblait plus ancien. Je compris qu'il avait connu divers ports d'attache, différents armateurs, capitaines et hommes d'équipage, avant d'être racheté par Warmgeffer.

La mer houleuse, d'un gris de sac-poubelle, ressemblait à un édredon en velours. De même que dans un dessin animé une souris qui détale fait gondoler le tapis sous lequel elle court, cette mer

semblait abriter une énorme masse de créatures de toutes sortes et de toutes tailles qui se dirigeaient dans la même direction. C'est ainsi que se formait le défilé solennel des vagues, l'une poussée par l'autre et ployant sous la pression de la suivante, qui déferlaient sur le navire désormais immobile; elles progressaient en rangs serrés vers un ailleurs situé derrière l'horizon où devait se trouver l'Allemagne, à ce que je supposais. Je n'en étais pas sûr, j'avais perdu mon sens de l'orientation.

Il était environ quatre heures. Le soleil commençait à décliner mais la chaleur était toujours là. Il soufflait un vent tiède de sorte que, n'ayant pas encore senti le soleil sur ma peau cette année-là, à mon insu j'étais en train d'attraper des coups de soleil sur le visage, les bras et le torse. Allongé sur l'arrière-pont, je me mis debout. J'avais troqué mes souliers pour une paire de vieux sabots suédois que m'avait prêtée Fred. "C'est pratique pour tout à l'heure", avait-il dit. Il avait désigné une vareuse humide, de couleur bleue, un ciré jaune et une paire de bottes vertes en caoutchouc. "Dès que tu entends le sifflet, ça veut dire que les chaluts remontent, tu enfiles tout ça."

Les deux poutres mobiles, fixées en hauteur à la passerelle du DH731, comme deux antennes sur une tête, et qui, pendant que nous faisons route vers le lieu de pêche, étaient obliquement dressées, formant le V de la victoire, se trouvaient désormais abaissées en position horizontale, dans le prolongement l'une de l'autre, perpendiculairement au bateau. À l'extrémité de chacune des poutres était accrochée par quelques câbles une barre de fer massive, couleur de rouille, le "traîneau"⁴. Lentement et sans heurts les deux traîneaux glissèrent et disparurent sous

l'eau silencieusement. Deux balles de filets, les chaluts, de chaque côté du navire, passèrent par-dessus bord avec un plouf assourdi et s'enfoncèrent lentement derrière les traîneaux. Le moteur enclenché en marche avant, l'hélice se mit à tourner furieusement, le tout dans un terrible vacarme.

On m'expliqua mon rôle. Je devais aider Martin, un homme courtaud, trapu, approchant la cinquantaine, avec une barbe noire et une belle tête burinée de marin coiffée d'un bonnet de laine, à remonter le filet à tribord, ce qui devait se produire, selon l'agenda, exactement dans une heure et demie, à la fin du trait⁵. Pour cela, je devais me tenir près du gaillard d'avant et attraper une corde que me lancerait Martin, tirer dessus et l'arrimer à un taquet par un nœud simple. Ensuite, je devais à un certain moment défaire le nœud et laisser filer la corde. Ce n'était pas compliqué. Je devais seulement prendre garde à ne pas être coincé entre l'engin de pêche et le bord. Je n'y survivrais probablement pas.

À bâbord, le filet était remonté par Fred et Addie, le type avec lequel Fred s'était disputé à cause de la bouteille de gaz, un jeune de vingt-six ans environ. Addie était d'origine très humble, avait un gros corps informe et des cheveux blonds clairsemés. Sa voix perçante semblait spécialement conçue pour découper au chalumeau l'opacité du vacarme.

Martin, le mécanicien, était d'un tout autre calibre. Il donnait l'impression d'être calme, modeste. Bien que j'aie travaillé avec lui pendant toute la durée de la pêche, il n'y a jamais eu de réel contact entre nous. C'était un homme dur à la tâche qui entre les différentes manœuvres se retirait dans la salle des machines, un réduit caché derrière une petite porte

discrète, à côté de l'escalier menant à la timonerie. D'après ce que m'avait dit Fred, j'avais compris que Martin naviguait depuis sa quinzième année et s'y connaissait comme personne en matière de moteurs de bateau. Quelque part il avait une femme, un bungalow, et un cocker. Il parlait – quand il parlait – avec beaucoup de chaleur de cet animal, comme si c'était son seul ami, et il me demanda inopinément s'il pouvait m'envoyer une photo du chien afin que je fasse son portrait. Il n'y a pas eu de suite, la photo ne m'est jamais parvenue.

Il n'y avait pas de cockers dans la baie Allemande. Seulement des vagues, des mouettes et l'horizon. Et des poissons. J'avais compris qu'il s'agissait de poissons plats, mais c'était tout. Au début, le reste demeura pour moi une surprise : dans l'ensemble, les marins étaient des gens peu bavards. Ils poussaient des cris divers et ne se souciaient pas de donner de plus amples explications.

Pendant mon premier trait on me fit visiter la passerelle. Devant la passerelle il y avait deux cuves métalliques, fermées par des couvercles plats. C'étaient les marmites à crevettes. Au cours d'autres saisons de pêche, le DH731 se concentrait sur les crevettes qui étaient cuites sur place. D'autres fois, on prenait pour cible le hareng. Mais en l'occurrence donc, le poisson plat était l'objectif prioritaire.

La passerelle de commandement était un local exigü, accessible depuis le pont par quelques marches. Le capitaine Warmgeffer était assis sur une sorte de tabouret de bar à dossier, les pieds sur la barre bien polie, mégot au coin des lèvres, des battoirs comme des pattes d'autruche, mèches grises en bataille, dans

un vieux jean de traviole sur les hanches, le magazine *Actuel* sous la main. Je vis que l'article principal évoquait l'histoire d'une jeune Américaine qui avait été retenue prisonnière pendant des années dans une cave clandestine, mise en cage comme une bête par un pompiste, homme marié respectable, auquel elle servait d'esclave sexuelle.

Warmgeffer était un gaillard de plus de deux mètres, avec la carrure d'une armoire à glace, *dont le bonnet avait déjà essuyé plus d'un grain* dans son existence. Sa silhouette remplissait pratiquement tout l'espace de la timonerie. Derrière lui, un mur couvert d'appareils de navigation. Bien que le DH731 fût un vieux bateau, il était doté de tous les moyens techniques les plus modernes. L'ordinateur connaissait la position de toutes les épaves, de tous les récifs coralliens et autres obstacles que présentaient les fonds marins. Il calculait la route à suivre pour les contourner, et la projetait sur un écran sombre sous la forme d'une ligne vert fluorescent, anguleuse par endroits. Je commençais à comprendre que cette ligne figurait le "trait" qui durait une heure et demie. Dans le cycle des activités à bord du DH731, le trait était la période entre le moment où l'on mettait le filet à l'eau et celui où on le halait à bord de nouveau.

À côté du journal de bord se trouvaient quelques cartes de navigation. Pendant que je les étudiais avec attention dans l'espoir de découvrir où je me trouvais approximativement, j'entendis Warmgeffer, qui jusqu'alors m'avait observé avec ses petits yeux inquiéteurs, faire une remarque, ou plutôt bougonner quelque chose. Je ne saisis rien d'autre que : "Tout ça c'est nouveau, hein, pour des gens dans ton genre." Ses aptitudes à communiquer en étaient restées à un

niveau problématique, mais cela se voyait comme le nez au milieu de la figure : cet ours mal léché me trouvait du genre nunuche.

“Qu’est-ce que c’est, là?” demandai-je en désignant à l’horizon un rocher bleu-gris dans la brume. En réalité, il y avait deux rochers, un gros et un petit, comme une jument et son poulain. Warmgeffer poussa un feulement incompréhensible.

“Pardon, je n’ai pas compris, le moteur est, euh, plutôt bruyant, fis-je poliment.

— Mwâaott”, répéta-t-il. Je ne comprenais toujours pas. Il eut un sourire bête, haussa les épaules comme s’il renonçait à s’entretenir avec moi, pencha sa grosse tête burinée tout près de mon oreille et claironna : “LA MOTTE!

— La Motte? demandai-je, pour m’assurer que j’avais bien compris, une fois remis de ma frayeur.

— La Motte”, confirma-t-il. Je n’avais jamais entendu parler de cette île. Mais il me parut préférable de ne plus poser de questions. Par la suite d’autres marins me dirent que ce rocher était Heligoland.